

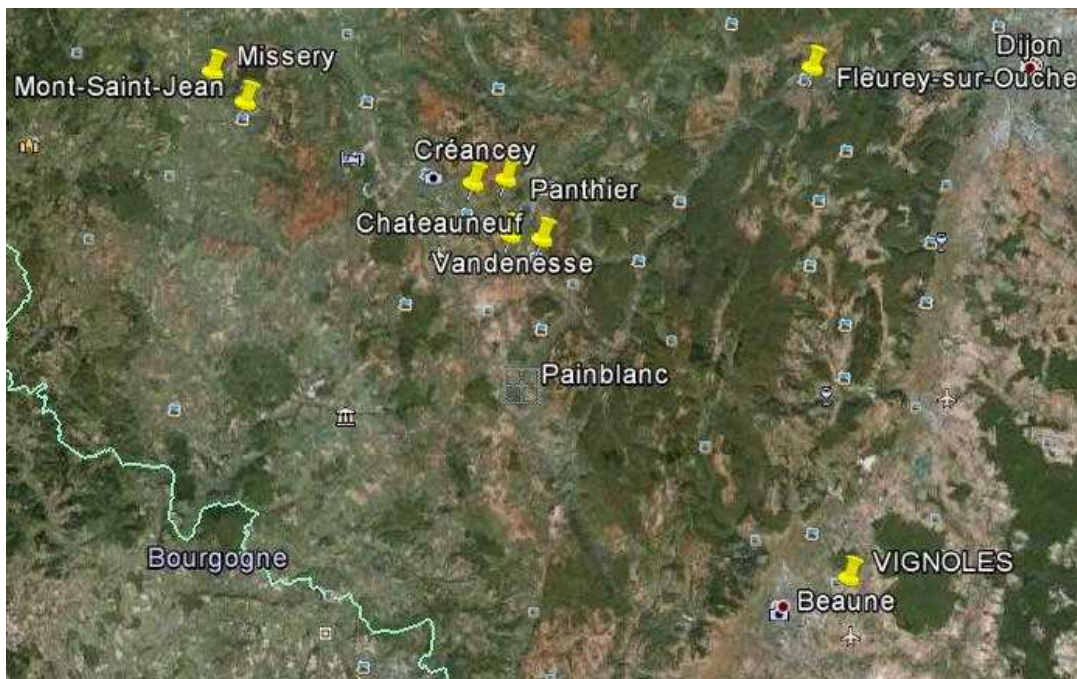
(...)

**Origine géographique des Bougenot :
le pays de l'Auxois en Bourgogne.
Origine sociale : le bas du tiers état**

François (junior) est né le 8 novembre 1769 à Dijon, en Bourgogne, sous le règne de Louis XV. À la fin du XVIII^e siècle, cette province était l'une des plus riches et des plus dynamiques du royaume. Dijon, sa capitale, était une ville moyenne de quelque vingt-cinq mille habitants vibrant d'activités intellectuelles et culturelles. Son académie avait consacré le philosophe Jean-Jacques Rousseau. Ses administrations et son parlement en faisaient un foyer d'élites sociales important, avec plus de 10 % de la population de la ville ⁱ.

Le patronyme Bougenot était courant dans cette région. Sur les actes d'état civil, il varie : Bougenau, Bougenaut, Bougenet, Bouchenot. Signifie-t-il « bonne race » dérivé du latin *Bonus genus* ? Ou encore « bouvier », celui qui gouverne les bœufs ? *Bou* est le bœuf – plutôt dans le midi. *Genaud* est un nom de famille germanique composé de *gen*, racine latine pour « race », et *hard* ou *wald* signifiant « dur, fort » ou « gouverner ». Ou encore un dérivé du gaulois « bulga » désignant un sac de cuir ?

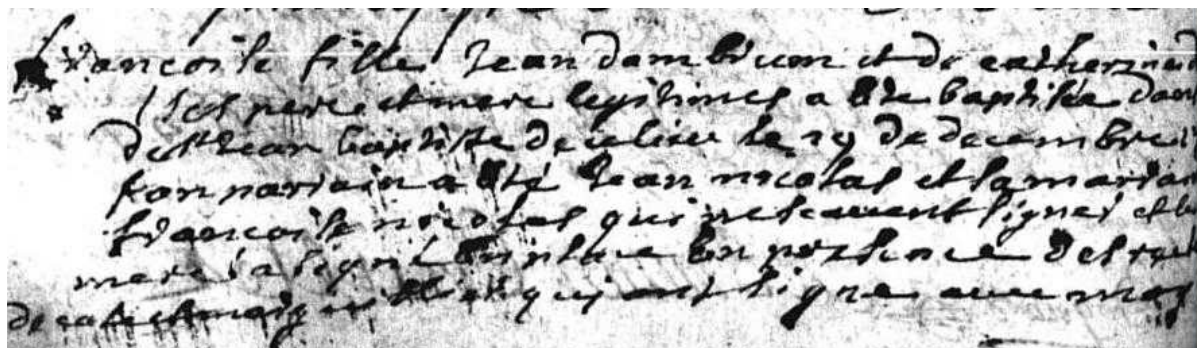
L'existence du patronyme est attestée à partir de documents de 1385, avec un armorial ⁱⁱ : « Coupé d'argent et de sable, l'argent chargé d'un cheval issart au naturel bridé de sable. » Les blasons, équivalents dessinés d'un nom propre, n'étaient pas réservés à la noblesse. En 1500, sur un million d'armoiries, les deux tiers appartenaient à des roturiers ⁱⁱⁱ.



D'après Google Map.

La mère de François s'appelait Françoise Dambrun. Elle était née en 1727 à Fleurey-sur-Ouche, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Dijon, dans une famille de bouchers. Son père à elle, Jean Dambrun, était marchand boucher et savait signer. Il devait être assez aisé, et au moins deux de ses fils prirent sa relève. Dans la famille, les fils savaient signer, mais pas Françoise. Sa

mère s'appelait Catherine Delery. En période révolutionnaire, c'est un « Claude Dellery le jeune », agriculteur, qui fut le maire de Fleurey-sur-Ouche^{iv}. Dans le village se tient toujours la maison de l'un des seuls guillotins du département pendant la Révolution : Louis Micault de Courbeton, président du parlement de Bourgogne ! De là à penser que la famille Delery-Dambrun-Bougenot étaient favorable à la Révolution...



Acte de naissance de Françoise DAMBRUN, 1727. Archives départementales de Côte-d'Or.

Des bourgeois marchands : voilà pour le côté maternel de François Bougenot (junior). Du côté paternel, on revenait de loin. Le père, François (senior), était marchand boucher et signait d'une croix. C'était un illettré et, je le devine, un miraculé social. Il était né en 1728 à Créancey, pays de l'Auxois, à trente-cinq kilomètres de Dijon, à la campagne.

(...)

Dans les actes d'état civil, le grand-père de François junior était parfois nommé Pierre et/ou Jean. Il était natif du village de Vandenesse-en-Auxois mais semblait avoir surtout vécu à Châteauneuf. Ses parents, Jacques Bougenot et Marie Mongenot, avaient eu au moins sept enfants nés dans différents villages d'une zone de vingt-cinq kilomètres : Mont-Saint-Jean, Reulle-Vergy, Vandenesse-en-Auxois, Châteauneuf-en-Auxois. Cette itinérance permet de les imaginer en manouvriers itinérants.

Dans le monde paysan de l'Ancien Régime, les manouvriers ou journaliers étaient au bas de l'échelle sociale, à la limite de l'errance et de la mendicité. En haut de l'échelle se distinguaient les riches fermiers, gros exploitants, alphabétisés, membres du corps politique de la communauté d'habitants, employeurs de journaliers, prêteurs de « bœufs arables ». Juste au dessous, les bourgeois marchands et les laboureurs, plutôt aisés, vivaient de leur exploitation de dix à trente hectares. Ensuite venaient les cultivateurs, les meuniers, les vigneron^v.

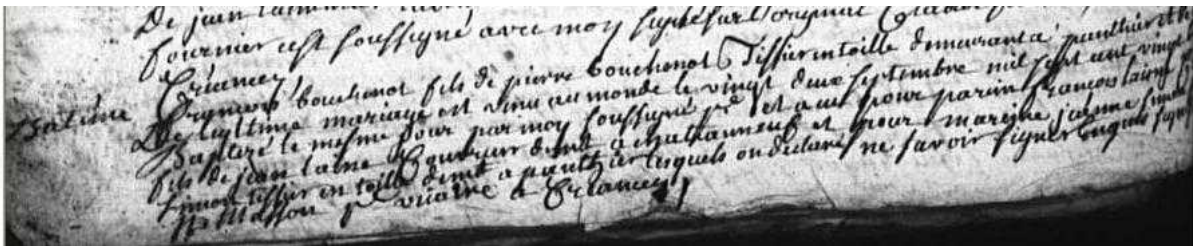
Mont-Saint-Jean est un nom de village qui revient souvent, tant à la génération de Jacques qu'à celle d'après. Cette terre, qui passa de main en main « noble » du X^e au XVIII^e siècle, avant de devenir commune à la Révolution, fut un berceau important de Bougenot. À moins de quatre kilomètres de là, un autre village, Missery, sera la terre natale de François Basile Émile Bougenot qui fera fortune en Martinique à la fin du XIX^e siècle.

À la mort de Jacques, alors que Pierre avait entre zéro et cinq ans, Marie se remaria. Puis à nouveau quand il eut huit ans. Ce garçonnet de la fin du XVII^e siècle, sous le règne de Louis XIV, fut un survivant de l'extrême misère que connaissait le petit peuple de France, accablé d'impôts qui plus est ! La Bruyère fit des paysans de son époque une esquisse célèbre : « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de

pain noir, d'eau et de racines. Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Mal nourri, mal vêtu, mal soigné, mal chauffé, mal logé, analphabète, sans qualification, Pierre Bougenot (ou « Bouchenot » comme on le trouve écrit dans un acte car c'était peut-être ainsi qu'il prononçait son nom) trouva enfin, à l'âge de trente-deux ans, misère à assortir à la sienne. Il se maria. C'est ainsi qu'on le retrouve, toujours dans le pays de l'Auxois, dans le hameau de Panthier, à l'écart de Créancey. De ce premier mariage, avec Bernarde Simon (Symon), naquirent au moins quatre enfants, dont Simone en 1721. Mais Bernarde mourut en avril 1727. Pierre se remaria très vite avec Michelle Dorey (Dorret). François naquit le 22 septembre 1728, de ce « légitime mariage ». Lorsque Michelle mourut à son tour, à la naissance d'une fille, Pierre Bougenot se retrouva à nouveau veuf.

(...)



Acte de naissance de François BOUGENOT (senior), 1728. Archives départementales de Côte-d'Or.

Enfant au XVII^e siècle, adulte au début du XVIII^e... Pierre Bougenot ne vit guère ses conditions de vie s'améliorer. Voici des détails sur la vie des paysans de la région vers 1789^{vi}.

Leur maison d'habitation n'avait qu'une pièce, en terre battue et aux murs en plâtre, dotée d'une cheminée. Le toit était en chaume ou en tuiles plates. Les maisons de maître comportaient une étable et une écurie mais la bergerie et la porcherie étaient dans la basse-cour, avec la gélinière (le poulailler). Chaque maison avait son four à pain. Le tas de fumier était dans la cour et le purin s'infiltrait dans le sol, souvent à proximité du puits. À Mont-Saint-Jean, à quinze kilomètres de Créancey, un Léonard Bougenault, menuisier, possédait une maison, une cour, une écurie. Un incendie en 1767 détruisit ses outils et son stock de bois^{vii}.

Les familles étaient décimées par les maladies infantiles et les épidémies. À l'époque révolutionnaire, l'espérance de vie était d'une trentaine d'années. Les ondolements, baptêmes simplifiés dans l'urgence, étaient fréquents et les petits corps étaient enterrés dans le « charnier d'enfants » du cimetière. L'alimentation était variée à la belle saison, avec, au menu, pommes de terre, oignons, haricots, un peu de viande ou de fromage, pain et vin rouge. La saison froide était synonyme de disette. Les aliments stockés étaient la proie des chiens, des chats, des rats, de la pourriture et des gelées. Lors de l'hiver 1788-1789, la température descendit entre -30 et -40°C, le lait gela dans les maisons et le bois de chauffage manqua.

Selon les actes, Pierre Bougenot apparaît comme tissier ou manouvrier, c'est-à-dire prolétaire agricole travaillant de ses mains avec des outils rudimentaires. Les manouvriers ne possédaient ni bêtes de labour, de trait, de somme ou de bât, ni maison^{viii}. Ils en louaient une avec un grenier et un petit jardin. Sur quelques lopins de terre, ils cultivaient des pois et des fèves pour la bouillie, nourriture de base, des choux, des raves, des poireaux, des blettes, quelques fruits, parfois des ceps et du chanvre. Ils empruntaient un attelage pour labourer et cultivaient les « céréales du pauvre », seigle et méteil, pour le pain.

(...)

Malgré tout, ils subsistaient dans la plus grande précarité. Une maladie ou un accident de travail pouvaient les réduire à la misère. Par nécessité, la mort de l'un des conjoints était presque toujours suivie d'un remariage rapide. La perte des animaux était une catastrophe car ils n'avaient pas les moyens de renouveler le cheptel. De mauvaises conditions météo pouvaient causer la

famine, une hausse des prix de la farine ou du pain, et aggraver leur endettement. D'autant qu'ils payaient des impôts comme la taille et la gabelle.

Leur condition était d'autant plus terrible qu'il était très difficile d'en sortir. Presque tous analphabètes, ils ne pouvaient prétendre à d'autres emplois plus rémunérateurs. Avec l'essor démographique du XVIII^e siècle, ils étaient de plus en plus nombreux et trouvaient encore plus difficilement du travail. À la même époque, les propriétaires, pour améliorer leur production, supprimaient souvent les droits d'usage sur leurs terres, comme ceux de laisser paître des animaux ou de collecter du bois de chauffage. La condition des manouvriers, paysans sans terres, se dégrada encore. Seules échappatoires : un mariage avec une veuve de laboureur ou un départ en ville pour devenir domestique.

Tout cela concorde avec ce que nous savons de Pierre Bougenot. Il était illettré, ne sachant signer. Sur deux actes de février 1730 il apparaît comme manouvrier, et sur les autres tisserand ou tissier en toile, sans doute une activité de complément. Les tissiers étaient très pauvres pour la plupart. Leur activité était usante : travail de la laine, du chanvre, du lin ; fabrication des étoffes pour les draps, les linceuls, les serviettes.

Pierre se retrouva veuf pour la deuxième fois en 1730, avec de très jeunes enfants, dont François, dix-sept mois. Paradoxalement, ce malheur familial se transforma en chance sociale pour le petit orphelin. Car je présume que Pierre, incapable de s'occuper de la nouvelle-née Légère, du bébé François et de Simone, neuf ans, les confia, peut-être à de la parentèle Bougenot moins précaire. À Dijon ou ses alentours comme Fleurey-sur-Ouche (village de la famille Dambrun), Chenôve ou Corcelles-les-Monts où vivaient alors d'autres Bougenot ?

Le fait est qu'à la fois Simone et François (senior) s'extirpèrent de la condition maudite de manouvrier et, qu'une fois adultes, ils étaient établis en ville, à Dijon.

(...)

- i - DAVID Romain, « La Révolution française en Bourgogne », <http://www.institut-niteo.fr/>
- ii - GAUTHIER Jules et Léon, *Armorial de Franche-Comté, époque féodale*, H. Chamon, Paris, 1911.
- iii - KRÉMER Pascale, « Toutes les villes veulent leur blason », in « Le Monde 2 », n° 264, mars 2009.
- iv - Wikipédia.
- v - HOUSSEL J.P. (sous la direction de), *Histoire des paysans français du XVIIIe siècle à nos jours*, éditions Horvath, 1976.
- vi - « Vivre à Vignolles en 1789 », <http://www.vignoles.fr/vignoles-1789-1989-bicentenaire-de-la-revolution>
- vii - BRAILLON Jacqueline, « Un incendie à Mont-Saint-Jean en 1767 », *L'écho du Gerco*, n° 79, avril, mai, juin 2010. <http://www.gerco.asso.fr/upload/Echo-du-GERCO-N79.pdf>
- viii - SABOT, Thierry Sabot, « Les métiers d'autrefois » : www.histoire-genealogie.com